LES MÉANDRES ET LES SOURIRES DU CARDINAL DE RETZ

On ne saurait lire une œuvre de l'importance des *Mémoires* du cardinal de Retz sans être gagné par un certain mimétisme, qui se révèle une aide appréciable. C'est ainsi, et parce que, par endroits, il se tordait dans des plis qui gênaient le rythme de ma lecture, que j'aimais à aplatir entre deux de mes ongles le signet rouge à souhait de mon édition de la Pléiade. Au vrai, papier bible ou pas, lire un livre, classique à ce point, c'est, déjà, accomplir un acte sacré, célébrer un rite. Mon mimétisme se trouva porté à son comble lorsque, afin de poursuivre ma lecture, je dus déplacer mon signet d'une page de droite vers une autre de gauche comme, à la messe, les prêtres en usent avec leur missel. Au fur et à mesure que je progressais dans mon livre, parce que je me sentais à la tête d'un nombre toujours plus important de pages, je ne pouvais m'empêcher de plastronner. Même s'il ne saisit pas le sens de toutes les tournures ou de tous les mots qu'il déchiffre, le talent du lecteur consiste à se contenter du peu qu'il a capté au vol, et à poursuivre, vaille que vaille, sa navigation typographique. Lire, c'est d'abord faire confiance à un auteur, c'est, avant même que de l'avoir lu, l'aimer, lui trouver toutes les excuses du monde. Peut-on vraiment lire sans éprouver le besoin de commenter sa lecture? Écrire n'est alors qu'une façon d'approfondir cette lecture et de la parachever.

Les *Mémoires* commencent bien. Cela est nerveux, tendu, contourné. On dirait un grand styliste qui boude, s'échauffe, travaille à la *muleta*. Les duels ouvrent d'ailleurs le feu; des duels qui s'accumulent sans que nous en discernions toujours les raisons. Mais c'est que pour juger des situations et estimer si son honneur est en jeu, Retz lui-même n'a pas trop de toute sa susceptibilité et de tous ses esprits qui s'aiguisent d'ailleurs l'un l'autre.

Pour flatter mes mines d'homme du monde, mes bouderies et mes réserves savamment dosées, je ne pouvais trouver mieux que

le cardinal de Retz. « J'avais fait l'ecclésiastique et le dévot pendant tout le voyage », écrit-il. Il ne cessera jamais d'inventer ses attitudes et ses répliques, de fabriquer de toutes pièces jusqu'à son personnage.

En France il semble que tout se vive toujours un peu plus intensément. Ici un autobus qui s'arrête à une station s'y immobilise trois fois plus profondément qu'ailleurs. Du fait de la nature réfléchie des habitants, de la quantité de réflexion qui se consomme, chaque événement se trouve même comme renforcé d'un poids de pensée équivalant à celui de la terre elle-même. Pauvre Retz! Oui, c'est bien cela qui le tenaille : le vertige de prendre les moindres vexations au pied de la lettre. S'il s'analyse si minutieusement, s'il dissèque si scrupuleusement les situations, c'est que ce Paris de la Fronde où les forces s'équilibrent trop bien est porté par les intrigues et la haine. « Je fis le malade, écrit-il, j'allais à la campagne; enfin j'en fis assez pour laisser voir que je ne voulais point m'attacher à M. le cardinal de Richelieu qui était un grand homme mais qui avait au souverain degré le faible de ne point mépriser les petites choses. »

La haine est un vertige qui, dominé, accule à révéler son intelligence et, immanquablement, porte au style. S'il arrive que nous nous embrouillions dans ses intrigues comme sous l'accumulation de ses négations, Retz, lui, suit les unes comme les autres, une à une; par excès de calcul, accumule même les points et virgules, piétine dans ses points — doubles ou pas —, s'immobilise, s'étrangle : « Le mal s'aigrit, la tête s'éveilla : Paris se sentit, il (le royaume) poussa des soupirs; l'on n'en fit point de cas : il tomba en frénésie. Venons-en au détail. » Chez tout autre, ces hachures ne seraient que du mauvais français et, à y regarder de près, c'en est souvent, mais, comme Retz lui-même on se laisse porter. Qu'est-ce que cela prouve? Que le meilleur français s'écrit en dérapant sur sa langue, sur les sens des mots comme sur les sonorités; dans les brouillards de la haine comme dans le flot d'une poésie qui bouscule tout sur son passage. Souvent, l'on saisit d'autant mieux le propos de Retz qu'on sait le survoler de haut. C'est l'accumulation des arguments qui donne au lecteur des *Mémoires* l'illusion de l'épaisseur, mais il n'y a rien derrière ce traité de politique; tout y est clair, clair mais compliqué. Soyez sans crainte, Retz a assez peur pour sa peau et est assez grand seigneur pour guinder son style, pour, quand le besoin s'en fait sentir, affûter sa plume. C'est même souvent par excès de réserve qu'il pèche le plus.

Si c'est par les failles de l'étiquette que tous les *Mémoires* de Saint-Simon s'expliquent, par les manques que cette étiquette même existe, les *Mémoires* du cardinal de Retz, eux, se trouvent justifiés non seulement par les défauts des institutions du royaume sous la Régence et par la vacance du trône. Que ce soit Richelieu ou Mazarin, le parlement ou la cour, Retz les hait, mais, parce qu'il les craint, tour à tour les ménage, les soutient, les trahit. Sa haine du Mazarin est diffuse, sourde, à la petite semaine. Que le cardinal puisse assurer la grandeur du royaume, Retz n'y songe même pas. « C'est un plaisant moyen de rétablir l'autorité royale, lui dit un jour la reine, que de chasser le ministre du roi malgré lui. » Quand elle ne se retient pas, Anne a des allures de tigresse, montre les ongles, s'enferme dans « son petit cabinet gris ». Ces gens-là se montent et, parfois, à en perdre pied : « Les ordres enflammèrent aisément la bile de la reine qui était assez naturellement susceptible d'un grand feu. » Comment ne pas se perdre dans ce feu-là? Retz a tout essayé, même l'amour — un temps on a même parlé de « quelque chose » entre la reine et lui — et, finalement, a reconnu que, bien qu'à double tranchant, l'humour était la seule arme possible. « Je souris à cette question de la reine avec un respect que j'assaisonnai d'un air de mystère. La reine, dont tout l'esprit consistait en air, l'entendit. » Bientôt, à trop faire assaut de hauteur et de hargne, Anne et le coadjuteur en viendront à ne plus toucher terre. Il n'y a peut-être qu'un seul point qui les rapproche, et encore n'est-il qu'une nouvelle occasion de s'écharper, c'est leur même goût pour les mots, la rondeur des boutades et des fins de phrases : « Allez, lui dit-elle un jour, vous êtes un vrai démon. Voyez la Palatine, bonsoir. »

Mais, au fait, que Retz reproche-t-il à ce Mazarin, qui, en dépit de ses allures, de ses fourberies, parfois même de son apathie, travaille au bien du royaume et à son unité? D'abord d'être cardinal, alors qu'il y aspire lui-même, et surtout, comme lui de temporiser. C'est à celui des deux qui parlera le moins, sourira le plus, ignorera l'autre davantage; un véritable ballet de la haine. A ce petit jeu, et c'est encore Mazarin qui sera le plus fort et qui, à la fin, obligera son rival à se montrer. Retz n'en peut plus, cède : « Je ne pourrais pas vous dire encore, à l'heure qu'il est, les raisons, ou plutôt les déraisons, qui me purent obliger à une aussi méchante conduite. » Pis que tout : il s'emporte, va jusqu'à dire « tout ce que la rage fait dire ». Lui qui ne pensait qu'à renchérir de sourires et de fiel!

Mais Retz ne cherche pas seulement à se défendre, il ne trouve

véritablement à s'épanouir que dans le malaise. C'est, chez lui, affaire de nature beaucoup plus que de circonstances; à telle enseigne qu'il est permis de se demander, compte tenu du rôle qu'il a joué dans les affaires de son temps, s'il n'est pas davantage l'artisan de son époque qu'il n'en a été le jouet? « Je mêlai dans mon avis certains traits qui servirent à me démêler de la multitude, c'est-à-dire qu'ils me distinguèrent de ceux qui n'opinèrent qu'à l'aveugle contre le nom de Mazarin. Cette distinction m'était nécessaire à l'égard de la reine; elle m'était bonne à l'égard de tous ceux qui n'approuvaient pas la conduite de M. le Prince. » Que d'astuce, que de contentement aussi dans ce petit exposé-là! Retz donne l'impression de respirer enfin. En effet, dans le même temps que chacune de ses attitudes est repensée, à nouveau jugée et souvent d'autant plus goûtée qu'elle est complexe, chacun de ses mots est judicieusement choisi. Le système relève d'une véritable mathématique de la sensibilité et du jugement. Le malaise fait à ce point partie de la nature de Retz qu'il n'a de cesse, chaque fois qu'il se trouve enfin dans une situation harmonieuse vis-à-vis de l'un de ses amis, à la tête de son diocèse, ou face à la cour, qu'il l'ait remise en cause; d'autant plus que le besoin ne s'en fait nullement sentir. Le moment apparaît où il ne peut plus se contenir de déclencher une scène. Aussi Retz n'a-t-il guère d'amis et les rares personnes qui lui sont attachées, comme Caumartin, cet abbé Charrier qui négocie pour lui son chapeau à Rome ou son secrétaire Joly, ne le sont-ils que par le truchement de l'émulation. Par leur attitude à son égard, tous semblent plus ou moins lui dire en substance : « Vous savez, vous aurez du mal à vous brouiller avec moi; je ne vous accorderai sûrement pas ce plaisir. » Retz, en effet, semble ne leur avoir laissé d'autre recours que de lui disputer la palme de la finesse et de la rouerie. Dans ce « rencontre », comme il le dit si souvent, même perdant, c'est encore lui qui l'emporte. Parfois, il est vrai, il arrive à Retz de ramasser une pelle. « Ursin m'ayant un jour manqué si publiquement que tout le monde s'en scandalisa, je renouvelai d'honnêteté pour lui à un point que tout le monde s'en édifia. » On sent la vengeance, elle dut être terrible. On voit Retz, avec son onction, donner à penser qu'il ne s'est aperçu de rien, foudroyant, auréolé de son archi-épicospat, dans le bruissement de sa traîne de pourpre, passer avec un faux petit sourire de bonté aux lèvres. Notre homme est malin à ce point que ses hontes elles-mêmes il les distille pour les tourner en vengeance : « Je maintiens qu'il est autant de la politique que de l'honnêteté de ceux qui sont les plus puissants de soulager la honte

des moins considérables et de leur tendre la main, quand ils n'osent eux-mêmes la présenter. » Il fignole même jusqu'à se comporter... en chrétien. Tantôt il s'enveloppe dans ses grandes dignités, tantôt, parce qu'il est tout de même un prêtre, en fait fi pour il est vrai, toujours plus se hausser. Quel comédien il aurait fait!

Mais il n'y a pas que la haine et la pourpre qui obligent, il y a aussi la plume ou, plutôt, ce ton de missive pour lequel il a opté — on ignore encore s'il a écrit ses *Mémoires* à la requête de Mme de Sévigné, de Mme de Caumartin ou d'une autre —. Épistolaire, il est rare que, déjà au XVIIIe et, à plus forte raison, au XVIIe, le style ne soit pas naturellement pompeux. Cela ne veut pas dire que Retz se montre incapable de sincérité. Que seraient les comédiens, s'ils ne croyaient pas à leurs rôles? Retz, c'est tout à la fois Stendhal et Saint-Simon. Gondi? Dongo? Naturellement, il n'ignore pas que le comble de l'intelligence et de la réussite eût été la bonté; seulement, voilà, il faut pouvoir. Or, il est encore trop tôt pour faire figure à la fois de saint homme et d'homme du monde, trop tôt pour qu'apparaisse Fénelon. Retz : un saint homme! Sans doute est-il seul, mais environné de personnes qui le jalousent ou le haïssent. Dans son parti, il n'a guère que le duc d'Orléans, et encore ne cesse-t-il de le contraindre. En effet, si Monsieur aime aussi à temporiser, ce n'est pas, et de loin, parce qu'il a fait siennes les maximes de Mazarin ou de Retz, mais seulement par versatilité, par faiblesse, par lâcheté. « Et Monsieur revenait toujours à me dire en sifflant : qu'y a-t-il de mieux à faire?... L'irrésolution de Monsieur était d'une espèce toute particulière. Elle l'empêchait souvent d'agir, quand même il était le plus nécessaire d'agir; elle le faisait quelquefois agir; quand même il était le plus nécessaire de ne point agir. J'attribue l'un et l'autre à son irrésolution parce que l'un et l'autre venaient, à ce que j'ai observé, des vues différentes et opposées qu'il avait, et qui lui faisaient croire qu'il pourrait se servir utilement, quoique différemment, de ce qu'il faisait ou de ce qu'il ne faisait pas, selon les différents partis qu'il prenait. » En même temps qu'il la vit, Retz a conscience de faire l'Histoire, et, souvent, c'est la cause de pathétiques erreurs, comme, par exemple, l'aveu en plein parlement qu'il y est venu armé, ou le refus du poste de Premier ministre que lui offre la reine. Il y a là, et tout à la fois, la crainte de se compromettre et le goût morbide de concourir sciemment à sa propre perte.

Retz est laid, très laid même : en un peu plus nabot, en un peu plus bouffi, une espèce de maréchal de Luxembourg avant la lettre,

mais, sa disgrâce, il la rattrape par de l'onction. En ces temps de Fronde, la rouerie des femmes peut être d'une aide précieuse. Bien que femmes de tête, elles restent faibles et l'intrigue leur est une compensation dans le désarroi. « Il s'était contracté, écri-il, une espèce de ménage entre elle (Mme de Guéméné) et moi, qui était souvent d'un mauvais ménage mais dont, toutefois, les intérêts n'étaient pas séparés. » Encore un qui aime les mères! Il y en aura presque toujours une à côté de lui; une jeune femme dont il fait sa mère ou bien la mère ou l'amie de sa maîtresse (je pense à Mme de Rhode dans les débuts de son aventure avec Mlle de Chevreuse). C'est que, jeunes comme il les aime, les jeunes filles ne sauraient lui suffire : « Je l'aimais (il s'agit de Mlle de Chevreuse) ou, plutôt, je la crus aimer, car je ne laissai pas de continuer mon commerce avec Mme de Pommereux » (encore une autre mère). Mais je fabule. A la vérité, Retz n'a guère le temps de s'arrêter à ces considérations là, sur un type de femme plus que sur un autre; pas plus, d'ailleurs, qu'il n'a le temps de souffrir par qui que ce soit. Trompé, le Coadjuteur ne fera pas le difficile et prendra ce qu'il trouve : « Je me consolai assez aisément avec sa suivante de l'infidélité de la maîtresse (il s'agit encore, et pourtant, de Mlle de Chevreuse qui fut la femme de sa vie) dont, pour vous dire vrai, le choix ne m'humilia point. Je ne laissai pas de prendre la liberté de faire quelques railleries de l'abbé Foucquet (le nouvel amant de Mlle de Chevreuse) qui se persuada ou qui se voulut persuader, qu'elles avaient passé jeu, et que j'avais dit que je lui ferais donner des coups de bâton. Je n'y avais jamais pensé : il en a eu le même ressentiment que si la chose eût été vraie. » Des coups de bâton! Voyez-vous ça! Encore une fois, Retz s'en tire avec des mots.

Mais, à la fin, toutes ces intrigues, il les trame bien pour quelque chose, pour de nouvelles femmes peut-être, puisque aussi bien il semble faire fi des honneurs, quand, après les avoir recherchés avec passion, à portée de sa main il les néglige avec dédain. Il faut savoir lire entre les lignes. Retz a compris que les bons sentiments ne sont pas son affaire. Il aime, mais à sa façon. La haine — des autres — était le pain quotidien de ses amours avec Mlle de Chevreuse. Rien d'étonnant, qu'une fois leur liaison rompue, Mlle de Chevreuse se mette « à haïr son ancien amant autant qu'elle l'avait aimé ». Comme ses maîtresses, Retz est perdu d'intrigues comme d'autres de débauche et de vices.

Si la haine du Mazarin incita Retz à professer des idées républicaines, son narcissisme le pousse aussi à paraître. Tout à coup, il lui semble qu'il n'a jamais été que « dans le parterre ou, tout au

plus dans l'orchestre, à jouer et à badiner avec les violons ». « Je vais monter sur le théâtre, écrivait-il au début des *Mémoires*, où vous verrez des scènes non pas dignes de vous, mais un peu moins indignes de votre attention. » Tout à coup, juste au moment où il allait plastronner cette petite clause de style... Il n'y a pas de doute, c'est, grâce à ses jeux de plume, un timide qui se perd de vue. « Si je pris le parti de faire le mal par dessein écrit-il au début des *Mémoires*, ce qui est, sans comparaison, le plus criminel devant Dieu, mais ce qui est sans doute le plus sage devant le monde... » Ce monde, pour pouvoir exprimer sa hargne, Retz l'aurait inventé s'il l'avait fallu. C'est grâce à lui qu'il surnage : « Je passais dans le monde pour avoir chassé le Mazarin qui en avait toujours été l'horreur et pour avoir délivré les princes qui en étaient devenus les délices. C'était contentement et je le sentais au point d'être très fâché que l'on m'eût engagé à avoir prétendu le cardinalat. » Et en effet — il suffisait d'y penser — comment pourrait-on mieux parachever son personnage qu'en faisant fi d'un chapeau que l'on a pourtant mis toute son énergie à détenir? C'est le comble de la perversité! Que l'on y songe : se perdre pour toujours, mieux se retrouver soi-même! Retz vit dans un univers de faux-semblant et de chausse-trappes, et le Retz que nous connaissons n'existe peut-être même pas, n'est peut-être qu'un autre. La plupart du temps, il ne sait même pas lui-même où est la sincérité, où le mensonge. Il enjolive son propre portrait, s'affine jusqu'au délire.

Retz a le style de sa politique et l'un ne s'explique pas sans l'autre. Nous parlions de son goût pour une certaine auto-destruction; il apparaît dans sa façon d'écrire. Retz donne l'impression de se rogner les ailes, de se briser le souffle à plaisir. Par peur de se dévoiler trop, il a posé en principe que la simplicité n'est pas son fort. Il s'ébroue, se déplume, s'écorche comme si la clarté risquait encore d'être préjudiciable à sa survie. C'est un éclair qui se raye lui-même, un de ces éclairs dont le principe même est sa propre négation et sa mort. A force de vouloir se supprimer ou, du moins, se raturer ou se reprendre, Retz cafouille. « J'ai, madame, une passion si violente de pouvoir récompenser par mes services ce que mon malheur m'a forcé de faire dans les dernières occasions que je ne connais plus de règles à mes actions que celles que je me forme sur le plus et le moins de ce peu d'utilité dont elles vous peuvent être. » Il se gomme à chaque page. Qu'importent ces brouillards, s'ils sont les moules du français?

Retz est italien et, parce qu'il hésite, pense aux règles de notre

langue, les applique avec presque trop de scrupule, par instants, parle mieux qu'un Français. C'est Metternich qui fit le moins de fautes dans la dictée de Mérimée. A la condition de parler des autres Retz a du souffle. Alors, parce qu'il n'est pas en cause ou cherche à montrer qu'il ne l'est pas, il tempère ses critiques, les édulcore et, de ce fait, les rend terribles. C'est du grand art. Il a des leitmotive : Monsieur « va siffler dans la galerie », la reine se retire dans « son petit cabinet gris ». N'est-il pas bien trouvé ce gris-là? Grâce à lui, nous connaissons le degré exact de clarté de cette pièce. Et, sous la lune, dans l'un des jardins du palais, cette scène de lutte ou d'amour — nous ne le saurons jamais vraiment — d'Anne et de Buckingham! Il n'y a guère de caractères dans les *Mémoires*, sauf peut-être ceux de la reine et du duc d'Orléans. Et cet autre tableau tout de lumières et d'ombres : « Imaginez, je vous en supplie, ces deux personnes sur le perron de l'Hôtel de Ville, plus belles en ce qu'elles paraissent négligées quoiqu'elles ne le fussent pas. Elles tenaient chacune un de leurs enfants entre leurs bras qui étaient beaux comme leurs mères. » Est-ce qu'avec ces quelques mots le relief n'y est pas? C'est parfois bien amphigourique, pourtant, Retz écrit comme l'on se harangue au parlement, comme on rédige la minute d'une séance; d'une façon absconse à force de précision. Ce démon est un Narcisse qui s'alimente de mimétisme. Qu'y a-t-il de plus démoniaque que l'imitation?

En ce temps-là, la politique se chante. Sur le moindre événement on écrit des madrigaux qui donnent le ton — sans doute, dans les *Mémoires*, les gens sont-ils *assez de vos amis*, le cardinal est-il *bien empêché*, on *se prend en gré* de déclarer et l'on se met *des visions dans la fantaisie*, mais il n'y a pas que cela, que des sottises *signalées*, des degrés *souverains*, des prétextes *pris*, des honnêtetés *extraordinaires*, des confiances *abandonnées* ou autres *je n'en fis pas semblant, à proportion, en façon du monde, devant que, failli à* et autre *science certaine* que Retz répète à satiété et qui ne sont que délicieux traits d'époque tombés en désuétude et qui, pour cette raison, portent le vice de lire les *Mémoires* à son comble. Après s'être complu dans l'emploi de ces formules, Retz dépasse ces limites pour trouver des locutions auxquelles, d'emblée, il parvient à donner force de langue. Ce sont les : *Je ne vous ferais qu'un crayon fort défectueux*, les *conjectures que nous formions tous les matins à l'aventure et que nous condamnions tous les soirs à l'hasard*, les *nous ne sommes pas gens à manger des poids au veau pour des gens sans courage*. qui ravissent, laissent désarmé. La plupart du temps, c'est dans le courant de la plume que Retz les

trouve, parfois pour rétablir l'équilibre compromis de sa phrase, dans laquelle il s'est embarqué à la légère, sans savoir comment il la finirait. Mais il n'y a pas que des nouvelles locutions qui sortent de ces mâchicoulis, des mots en émergent aussi, souvent plus logiques que ceux alors admis. Ainsi il écrit *décréditer* pour discréditer, *alenti* pour ralenti, *s'incapricier* pour se capricier déjà très peu usité à l'époque, se *fantasier* pour se mettre dans la fantaisie et, Littré ou pas, la plupart du temps, il a raison. Il profite de ce que le français n'est pas encore formé (bien qu'elle soit une véritable chanson, à part l'italienne, quelle langue le sera jamais?) pour se battre sur les frontières de notre langue et, ce faisant, l'enrichir. Même ses malheurs d'expression tournent à son avantage. Il a beau employer des mots comme *girouetterie* ou *confabulation*, risquer des adverbes comme *ambiguement*, *tumultuairement* ou *deshingandement*, il s'en sort toujours avec les honneurs dus à sa plume. C'est que nous nous trouvons sous le charme de tous ces *brelandiers*, *concubinaires* et *chamades*, ces *chartepartie*, *à fois le corps* et autres *finoteries*. Nous ne savons plus si ce sont des mots qu'en serre chaude Retz a contraints à exister, ou bien si nous les avons oubliés ou même jamais connus. Littré lui-même hésite qui, pour bon nombre de ces expressions, en fait d'exemples, ne trouve à citer que les phrases de Retz elles-mêmes.

Qu'est-ce cela prouve ? qu'on ne se plie pas au bon français, mais qu'on l'invente, qu'on l'habite, qu'on le déforme. Ainsi, par exemple, Retz passe outre à cette mode qui veut que l'on limite l'emploi des *qui* et des *que* dans une même phrase et nous administre la preuve qu'il ne suffit que de savoir les manier. Avec ses charnières à vif, cette phrase n'évoque-t-elle pas le dessin d'un écorché de Vinci? « Comme le cardinal — il s'agit de Mazarin — eut aperçu *que* j'avais tourné son art contre lui-même, il ne garda presque plus de mesure avec moi; et un jour, entre autres, *que* je disais à la reine, devant lui, *que* la chaleur des esprits était telle *qu'*il n'y avait plus *que* la douceur *qui* les pût ramener, il ne me répondit *que* par un apologue italien, *qui* porte *qu'*au temps *que* les bêtes parlaient, le loup assura avec serment un troupeau de brebis *qu'*il les protégerait contre tous ses camarades pourvu *que* l'une d'entre elles allât tous les matins lécher une blessure *qu'*il avait reçu d'un chien. » Que ce soit du très bon mauvais français ou du très mauvais bon français, peu importe. La langue de Retz est née dans le creuset d'une révolution qui n'aboutira pas, morte dans l'œuf. C'est la complexité des événements de son temps qui donne au cardinal son style. Il se

sortira de cette difficulté comme de tant d'autres : en faisant servir ces méandres à la finesse de sa plume.

Les voyages sont la consolation des ratés. Déjà son voyage à Venise de 1638, était un signe de la lâcheté de Retz. Mais il a des excuses. Laid, il n'a jamais été qu'un timide. Venise aidant, il ne sera pas dit qu'il ne trouvera pas une nouvelle femme qui voudra bien de lui. Par nature, Retz est un homme de cape et d'épée. La réussite de son évasion de Nantes et, à travers l'Espagne, son voyage jusqu'à Rome le prouvent assez. Les intrigues sont des excuses à ne pas écrire. Retz est un snob qui prend son goût du monde, son ambition, son sens des rencontres ou des bouderies pour une pensée politique, alors que, pas une seule fois dans tous les *Mémoires*, il ne traite de l'intérêt de l'État ou il ne propose quelques vues un peu élevées sur les malheurs du peuple ou la turpitude des grands. Au reste, comment un homme politique pourrait-il échapper à la tentation d'écrire? La solitude d'un cabinet effraie-t-elle le cardinal ? Ne travaille-t-il que par à-coups et encore n'est-ce que pour s'instruire. Pour qu'il se mette à écrire, il faudra attendre que son échec soit consommé. Dès lors, et avant que de sombrer dans la religion — suprême consolation de ceux qui ont échoué — il s'y adonnera avec la même obstination que celle dont il a fait preuve dans sa vie politique. Les paresseux qui travaillent pour se prouver qu'ils le peuvent ne sont plus des paresseux. Retz avait le génie du rendez-vous. Parce qu'il était l'ami de Boileau, de Molière et surtout de Mme de Sévigné dont il est le cousin, il s'est inventé écrivain. Mais qui le devient jamais naturellement? Quoi de plus antinaturel que d'écrire? Tout le drame de ceux qui écrivent est là. Que la tâche soit trop ardue et elle paralyse, qu'elle devienne une mécanique et la qualité n'y est plus. Mais, à l'époque, les Mémoires sont à la mode. Aussi, non seulement Retz tiendra-t-il à jouer ce rôle-là comme il en a joué bien d'autres, mais encore se complaira-t-il dans cette mimique comme, au moment de sa splendeur, il ronronnait déjà dans ses attitudes et ses poses.

On s'est fait une idée fausse de la soi-disant retraite de Retz à son retour des Pays-Bas, après qu'il eut enfin donné sa démission d'archevêque de Paris. A la vérité, et sa vie à Commercy en fait foi, tant qu'il a pu espérer rentrer dans les grâces du jeune roi, il n'a jamais cessé de mener la vie fastueuse à laquelle sa pourpre l'obligeait. Au reste, quitte à briser ceux qui, comme Fouquet, l'ont trop bien compris, le Roi lui-même ne donne-t-il pas le ton? Retz n'a pas oublié sa déchéance en Pays-Bas, la vie scandaleuse

qu'il y mena avec une fille d'auberge, Anniki, les domestiques qui le grugèrent et dont l'un, Malclerc, le rossa ! Autant qu'Amsterdam, Utrecht serait-elle une ville de *chute?* — je pense à l'ouvrage de Camus ? — Cette déchéance ne le mènera pourtant pas au seuil de la sainteté. « Ce n'est pas, écrit Joly, qu'il n'en affectât toujours les apparences et le langage, comparant sa retraite dans les hostelleries à celles des plus grands saints dans les déserts. » Retz a en effet compris que se retirer dans un « désert », c'est échapper à ceux qui le pourchassent. Même réduit au plus bas, il leur donne encore une leçon de grandeur. Du reste, le Roi le fait appeler. Tous les espoirs sont à nouveau permis. Le succès que, par ses conseils, il remporte dans l'affaire dite de la Garde suisse, l'habileté dont il témoigne à Rome un peu plus tard lors du scandale soulevé par l'ouvrage du père Matthieu de Moya qui mettait en cause l'infaillibilité du pape, font de lui un diplomate de la classe de Talleyrand. Il ne lui manquait, pour y atteindre, que de s'être, ne serait-ce qu'une seule fois, effacé devant l'intérêt de l'État. Quand enfin, celui-ci correspond au sien propre ; il fait des merveilles. C'est alors et non pas sous les diverses Frondes comme on l'a trop dit, que le meilleur Retz se révèle. Au reste, le ton dont il use dans ses missives lors de ses divers voyages à Rome comme envoyé extraordinaire de sa Majesté — et non, à son grand dépit, comme ambassadeur — ou lors des divers conclaves auxquels il assiste, est fait pour plaire à Louis XIV. Mais c'est qu'avec un style qui annonce les *Provinciales*, Retz veut plaire et, quand il s'y met, personne n'est de taille à le lui disputer. Louis et ce cardinal déchu étaient faits pour s'entendre. Dommage que, quinze ans plus tôt, lors des plus mauvais jours de la seconde Fronde, Retz ait obligé son roi à se tenir tout botté dans son lit ! Sa Majesté nel'a pas oublié.

En même temps qu'un style avec lequel il se confond, Retz a transmis le goût de vivre sur un certain ton. Avocat de son propre procès, lequel, malgré Mazarin, n'eut jamais lieu, avec ses *Mémoires*, Retz parut encore dangereux : « L'air de sincérité, écrit d'Argenson, qui règne dans cet ouvrage séduisit ou enchanta. On les lut avec avidité et plaisir ; bien plus, il y eut des gens à qui le caractère du coadjuteur plut, au point qu'ils pensèrent sérieusement à l'imiter. » Sera-ce cette mauvaise « étoile qui a semé de pierres tous les chemins où il a passé »? Peut-être, mais son génie d'écrivain qu'un instant on imagine communicatif — c'est à cette petite impression-là que le génie se pèse — a beaucoup plus fait pour sa gloire que notre compassion pour ses mésaventures.

Jérôme PEIGNOT

ART ET CONSOLATION SELON THOMAS MANN

Thomas Mann écrit : « L'artiste est le dernier à se faire des illusions au sujet de son influence sur le destin des hommes. Dédaigneux du mauvais, il n'a jamais pu arrêter le triomphe du mal. Soucieux de donner un sens, il n'a jamais pu empêcher le plus sanglant non-sens. L'art ne constitue pas une puissance : il n'est qu'une *consolation* [1]. »

La vertu de consolation que Mann prête à l'art équivaut, à un degré d'efficacité en moins, à celle de *compréhension* qu'un Jung attribue à l'analyse. Dans les deux cas il s'agit de ménager une *adaptation*, résignée ou conquérante, à la vie. Le romancier se projette et le lecteur peut se retrouver dans cette image ; ils communiquent par le héros que le romancier traite comme un client malade à analyser.

Jung écrit : « ... Certes, la croyance positive à un mythe religieux a une valeur indéniable pour la culture, et sa splendeur est immortelle, mais elle ne suffit plus à l'homme qui aspire à l'autonomie éthique... Le danger éthique de l'attitude infantile est constitué par la croyance au symbole parce qu'elle dirige la libido vers une réalité illusoire. Le simple rejet, la négation du symbole n'y remédie pas, parce que l'attitude fondamentale reste la même... *A mon avis, la croyance devrait être remplacée par la compréhension* [2]. » Thomas Mann et Jung retracent le chemin de l'émancipation humaine de façons équivalentes. Jung écrit : « Le mythe religieux est indiscutablement une des institutions humaines les

1. « L'Artiste et la Société ». *Comprendre*, n° 7-8, p. 146, cité par L. Leibrich, p. 94. (*Thomas Mann*. Éditions Universitaires).

2. *Wandlungen und Symbole der libido*, p. 225-226 (1911), cité par R. Hostie in *Du mythe à la religion*, Desclée de Brower, p. 106.

Printed in France
Chantenay - Paris

5 NF
+ T.L.

CAHIERS DES SAISONS

Mario SOLDATI : Un Déjeuner à Port-Royal
Jérôme PEIGNOT : Méandres et Sourires du Cardinal de Retz
Michel DEGUY : Art et Consolation selon Thomas Mann
Roger MARTIN DU GARD : Le Romancier et ses Personnages

•

Armen LUBIN : Le Vaisseau central

•

André DHOTEL, Jean FOLLAIN, Henri THOMAS
Jacques BRENNER, Boris SCHREIBER, Patrick REUMAUX
Jean-Philippe SALABREUIL

Portrait d'Armen Lubin

•

Philippe JULLIAN : Les Royalties
Heinrich BÖLL : Le Snob allemand

•

JOURNAL DE BORD

par Jacques CHARDONNE, Jean DUTOURD, Jean-Louis CURTIS
Georges MARKOW-TOTEVY, Matthieu GALEY, Jacques de RICAUMONT
Solange FASQUELLE, Michel SAGER, Ghislain de DIESBACH

•

Hans BENDER : A l'âge des doux soupirs
Camille CLAUS : Le Jour
Camille BELGUISE : Pages de carnets

ÉTÉ 1962

JULLIARD